



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Alexander McCALL SMITH**
Titre : ***La femme qui épousa un lion***

ISBN : **2-264-04187-0**
N°**3877**
Prix : **6,90 €**

Célèbre à travers le monde entier grâce aux aventures de Mma Ramotswe, première femme détective du Botswana, Alexander McCall Smith raconte depuis de nombreuses années la beauté et la poésie de l'Afrique australe et de ses habitants. De cette région sauvage où il est né et où il a grandi, il rapporte aujourd'hui des contes recueillis à la source de la très riche tradition orale du Zimbabwe et du Botswana. Avec l'humour et la tendresse qui caractérisent la plume enchantée de cet « Écossais d'Afrique », c'est toute la magie et la générosité de la savane africaine et de ceux qui la peuplent qui revit au fil des pages. « Tout à coup, la tristesse s'envole et l'on sent de nouveau son cœur déborder », à la lecture de ces histoires venues d'une époque immémoriale où les animaux parlaient et où les hommes vivaient en harmonie avec la nature.

CHAPITRE PREMIER

Une lettre de Mma Ramotswe

Quand j'étais petite, à Mochudi, j'écoutais des histoires qui ressemblaient à celles de ce livre. C'était la tante de mon père qui me les racontait. Elle était très vieille à l'époque et a aujourd'hui disparu. C'était une femme d'une grande bonté et elle connaissait des centaines de récits, qu'elle contait déjà à mon père, Obed Ramotswe, quand il était enfant. Voilà comment les légendes restent présentes dans nos mémoires, au Botswana comme dans beaucoup d'autres pays d'Afrique.

Chaque fois que j'entends ces histoires, je me sens triste. Non parce qu'elles parlent de choses tristes qui ont bel et bien eu lieu, mais parce qu'elles me rappellent l'Afrique de mon enfance et tout ce qu'il y avait de beau et de bon à cette époque. On a toujours un peu de peine lorsqu'on pense à son enfance, parce que le monde qui nous entourait alors nous paraît lointain. Regarder en arrière, c'est comme regarder à travers une vitre couverte de poussière : on devine les visages, mais rien n'est vraiment net.

Et puis, on entend l'une de ces histoires d'autrefois – une histoire que l'on a entendue des dizaines et des dizaines de fois – et voilà que soudain, tout revient. On se retrouve de nouveau là, assise avec la vieille tante devant sa maison, et tout est calme, et le ciel est vide et le soleil rayonne sur la terre. Alors, on se dit : « J'ai

© Tous droits réservés par Alexander McCall Smith,
conformément au copyright, Designs and Patents Act 1988.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2005, pour la traduction française.

beaucoup de chance d'être ici, à écouter ces choses qui sont arrivées ailleurs, là-bas, au bout de la route, à l'époque où les animaux parlaient. » Tout à coup, la tristesse s'envole et l'on sent de nouveau son cœur déborder.

Je garderai ce livre sur mon bureau et je le lirai quand nous n'aurons pas grand-chose à faire à l'Agence N° 1 des Dames Détectives. Je choisirai un conte et je demanderai à mon assistante, Mma Makutsi, si elle s'en souvient. Alors, elle se mettra à rire et elle me dira que oui, et ensemble, nous réfléchirons à cette histoire pendant que l'eau de la bouilloire frémira sur le réchaud et que nous préparerons le thé. Voilà ce que nous ferons.

Precious Ramotswe,
Agence N° 1 des Dames Détectives,
à l'arrière du garage Tlokweng Road
Speedy Motors,
Tlokweng Road, Gaborone,
Botswana

L'enfant pintadeau

Un homme aussi riche que Mzizi, propriétaire d'un important troupeau, aurait dû avoir beaucoup d'enfants. Hélas, Pitipiti, sa femme, ne pouvait pas enfanter. Elle avait consulté toutes sortes de gens à ce sujet, mais malgré les sommes considérables dépensées en charmes et en remèdes, rien n'y avait fait et elle était restée stérile.

Pitipiti aimait profondément son mari et c'était avec une immense tristesse qu'elle voyait diminuer l'affection qu'il lui portait, tandis qu'il guettait en vain une naissance. En fin de compte, lorsqu'il devint clair que son épouse n'était pas faite pour mettre des enfants au monde, le mari de Pitipiti prit une deuxième femme et s'installa avec elle dans le grand kraal¹. Chaque soir, Pitipiti entendait des rires s'échapper de leur hutte. Bientôt, il y eut un premier enfant, puis un autre.

Lorsque Pitipiti vint apporter des cadeaux aux nouveau-nés, la deuxième épouse la repoussa.

— Pendant toutes ces années, Mzizi a perdu son temps avec toi, se moqua-t-elle, alors que moi, je lui ai tout de suite donné des enfants. Nous ne voulons pas de tes présents.

Pitipiti chercha dans le regard de son mari des signes de l'amour qu'il lui témoignait autrefois, mais elle n'y lut que la fierté d'être devenu père. C'était comme si elle n'existait plus pour lui. Le cœur glacé, elle retourna dans sa petite hutte et pleura. Que lui restait-il dans l'existence maintenant ? Son époux ne voulait plus d'elle et ses frères étaient loin. Elle allait devoir vivre seule et elle se demandait comment elle pourrait supporter toute cette solitude.

Quelques mois plus tard, alors qu'elle labourait ses champs, Pitipiti entendit un criaillement dans des buissons tout proches. Elle arrêta les bœufs, se dirigea sans bruit vers les feuillages et regarda. Là, dissimulé dans l'ombre, se trouvait un pintadeau. Celui-ci la vit et criailla de nouveau.

— Je n'ai personne au monde, gémit-il. Voudrais-tu faire de moi ton enfant ?

Pitipiti se mit à rire.

— Mais je ne peux pas avoir un pintadeau pour enfant ! s'exclama-t-elle. Tout le monde se moquerait de moi !

Cette réponse parut décontenancer le pintadeau, qui ne se découragea pas toutefois.

— Voudrais-tu faire de moi ton enfant juste la nuit ? insista-t-il. Le matin, je quitterais ta hutte très tôt et personne ne le saurait.

Pitipiti réfléchit. Bien sûr, c'était possible. Si le pintadeau était sorti de la hutte au lever du soleil, personne n'aurait besoin de savoir qu'elle l'avait adopté. Et ce serait bon, pensa-t-elle, d'avoir un enfant, même si ce n'était qu'un pintadeau.

— Très bien, décida-t-elle. Tu peux être mon enfant.

¹Village indigène, avec un enclos pour le bétail
(*N.d.T.*)

Le pintadeau se réjouit. Ce soir-là, peu après le coucher du soleil, il vint dans la hutte de Pitipiti. Elle l'accueillit avec joie et lui prépara le dîner, exactement comme l'aurait fait n'importe quelle mère pour son enfant. Tous deux en furent très heureux.

Cependant, la nouvelle épouse continuait de se moquer de Pitipiti. Parfois, elle passait devant ses champs et la raillait, lui demandant pourquoi elle faisait pousser du grain alors qu'elle n'avait pas de bouches à nourrir. Pitipiti feignait d'ignorer ses quolibets, mais, à l'intérieur, chaque mot lancé créait comme une petite pique qui la transperçait encore et toujours.

Un jour, le pintadeau entendit ces sarcasmes d'un arbre où il s'était perché, et il criailla de rage. Pour la nouvelle épouse toutefois, ces sons n'étaient rien d'autre que des cris d'oiseau dans un feuillage.

— Mère, demanda le pintadeau cette nuit-là, pourquoi supportes-tu sans rien dire les insultes de cette femme ?

Pitipiti ne trouva rien à répondre. En vérité, elle ne pouvait pas faire grand-chose. Si elle tentait de chasser la nouvelle épouse, son mari se mettrait en colère et ce serait elle qu'il chasserait. Non, elle ne pouvait rien faire.

L'oiseau, quant à lui, n'était pas de cet avis. Il n'était pas question de laisser sa mère endurer des insultes de cette façon. Le lendemain, il se réveilla très tôt et alla se percher sur le plus haut des arbres qui bordaient les champs de la nouvelle épouse. De là, dès le lever du soleil, il lança un chant bien connu des pintades :

Venez, mes amis, venez, il y a du grain à manger !

Venez manger tout le grain de cette femme !

Il ne fallut guère de temps à la nouvelle épouse pour voir ce qui se passait. Avec des hurlements de colère, elle se précipita dans ses champs et tua le pintadeau de Pitipiti et ses amis. Elle rapporta ensuite les oiseaux morts dans sa hutte, les pluma et entreprit de les faire cuire.

Mzizi fut appelé pour le festin, et lui et sa nouvelle femme mangèrent toutes les pintades en un seul repas. Ce fut un délicieux déjeuner et ils se félicitèrent de si bien commencer la journée.

À peine eurent-ils avalé la dernière bouchée que Mzizi et sa nouvelle épouse entendirent des chants résonner dans leur ventre. C'étaient les pintades qui entonnaient leurs mélodies. Cela, bien sûr, terrifia le couple. Ils se saisirent aussitôt de longs couteaux et se transpercèrent le ventre, afin de faire cesser le bruit. Lorsque les couteaux trouèrent leur peau, un sang rouge vif s'en écoula librement et tous deux tombèrent au sol. Alors, le pintadeau et ses amis s'échappèrent en criaillant de joie à la liberté retrouvée. Très vite, ils volèrent vers les champs, afin de manger le grain qu'il restait.

Pitipiti fut heureuse de ne plus avoir à souffrir des méchancetés de la nouvelle épouse. Elle hérita du bétail de son mari, si bien qu'un grand nombre d'hommes accoururent pour la demander en mariage. Tous, bien sûr, se réjouissaient à l'idée qu'ils allaient peut-être épouser une femme qui avait un enfant aussi intelligent et aussi remarquable.

Une bien vilaine façon de traiter ses amis

Il fut un temps où dame Léopard, Chèvre, Pintade et Serval étaient très bons amis. Ils vivaient ensemble au pied des collines qui s'élevaient à l'extrémité de la plaine, là où l'on trouvait de l'eau pure et de l'ombre pour somnoler.

Chèvre avait de très beaux enfants, dont elle était fière à juste titre. Ses petits étaient forts et pleins de vie, et ils savaient se dresser sur leurs pattes arrière pour manger les feuilles des arbustes que les autres animaux ne pouvaient atteindre. C'étaient aussi des enfants fort intelligents, qui connaissaient une multitude de choses sur le monde, ce qui attisait la jalousie autour d'eux. Les enfants de dame Léopard, par exemple, n'étaient pas aussi forts. Ils ne couraient pas très vite pour de petits léopards et leur fourrure n'était ni brillante ni soyeuse.

Lorsque dame Léopard voyait les chevreaux jouer dans l'herbe, son cœur s'emplissait de haine. En comparaison, ses petits à elle semblaient chétifs et faibles et cela lui donnait des envies de meurtre. Si les chevreaux disparaissaient, ses propres enfants deviendraient les plus beaux et les plus forts du lieu. Toutefois, comment s'y prendre pour inciter Chèvre à s'éloigner, de sorte qu'elle-même puisse s'occuper des petits ? Elle eut alors l'idée de demander à Chèvre d'aller lui acheter une nouvelle robe, car elle avait été invitée – ce serait du moins ce qu'elle prétendrait – à une fête chez ses cousines.

Chèvre accepta de rendre ce service à dame Léopard et elle partit donc sur l'autre rive du fleuve chercher une belle robe neuve pour son amie. Avant de laisser ses enfants, elle leur recommanda de ne pas s'éloigner et de toujours rester à portée de vue de dame Léopard, qui veillerait sur eux. Les beaux enfants, qui étaient aussi très obéissants, lui promirent de faire ce qu'elle leur demandait. Pendant tout ce temps, dame Léopard observait, ne perdant rien de la scène.

Une fois Chèvre partie, dame Léopard se tapit dans les hautes herbes, puis bondit et prit en chasse les enfants de Chèvre. Les pauvres petits, qui ignoraient tout du danger qui les menaçait, furent d'abord ravis. Et puis, soudain, dame Léopard fondit sur eux, les saisit l'un après l'autre par la peau du cou et les rapporta chez elle. Persuadés qu'il s'agissait d'un jeu, puisque dame Léopard était l'amie de leur mère, les enfants continuaient de rire et de faire bonne figure même quand ils se faisaient attraper et traîner sur le sol.

Lorsqu'elle les eut tous capturés, dame Léopard leur ligota le museau et les enveloppa dans du feuillage. Bientôt, ils se trouvèrent fin prêts pour être emportés à la fête, où dame Léopard et ses cousines les mangeraient. Ce que dame Léopard ne savait pas, c'est que, de retour d'une promenade, Pintade et Serval l'avaient surprise en pleine action et qu'ils avaient observé avec stupéfaction tout ce qu'elle avait fait. L'idée que les joyeux enfants de Chèvre ne seraient bientôt plus là pour gambader dans l'herbe en chantant ces chansons de chèvres qu'ils aimaient tant les emplissait de tristesse. Ils avaient peine à croire que dame Léopard fût assez cruelle pour agir de cette façon, mais ils le constataient pourtant de leurs propres yeux.

Peu après, Chèvre revint de l'autre rive du fleuve avec une jolie robe neuve qu'elle avait achetée pour dame Léopard. Celle-ci en fut ravie, car elle avait l'esprit futile et aimait revêtir de belles tenues et admirer son reflet dans l'eau.

Tandis que dame Léopard était occupée à essayer sa nouvelle robe, Pintade et Serval se fauilèrent jusqu'à l'endroit où étaient entreposés les paquets et retirèrent les feuillages qui retenaient prisonniers les enfants de Chèvre.

— Allez vite vous cacher, dirent-ils aux petits. Et surtout, prenez garde que dame Léopard ne vous voie pas, car elle est très méchante.

Bouleversés par ce qui venait de leur arriver, les chevreaux filèrent dans les buissons en réprimant leurs larmes. Pintade et Serval ne les accompagnèrent pas, car ils avaient autre chose à faire. Ils repèrent les enfants de dame Léopard réunis non loin de là, fondirent sur eux et eurent tôt fait de les maîtriser, car les petits léopards étaient faibles et chétifs. Ils les ligotèrent alors et les enrobèrent de feuillage – le même qui, peu de temps auparavant, enveloppait encore les enfants chèvres.

Vint alors le moment de partir pour la fête. Très satisfaite de sa nouvelle robe, dame Léopard ne prit pas la peine de chercher ses petits et ne songea pas une seconde qu'ils pouvaient se trouver dans les paquets qu'elle emportait. Quand Pintade et Serval lui demandèrent ce que contenaient ces paquets, elle répondit seulement que c'était de la bonne viande pour la fête.

Lorsqu'ils parvinrent à destination, dame Léopard expliqua à ses cousines qu'il fallait mettre les paquets dans la marmite sans les déballer. Elle ne voulait pas que Chèvre, qui était présente, s'aperçoive qu'il s'agissait de ses enfants. Cependant, Pintade prit soudain conscience du danger qu'ils couraient tous et elle chuchota à Chèvre et à Serval qu'il valait mieux se sauver avant que l'on retire les paquets de la marmite.

Plus tard, lorsque dame Léopard sortit les paquets et les ouvrit, elle découvrit que c'étaient ses propres enfants que l'on venait de faire cuire. Alors elle poussa un hurlement de colère et détala vers la plaine, au pied des collines, pour attraper Chèvre et ses enfants et les punir. Lorsqu'elle y parvint cependant, ces derniers avaient déjà quitté les lieux. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, on voit toujours les léopards rechercher des chèvres.

La jeune fille qui vivait dans une grotte

Une jeune fille vivait avec ses parents et son unique frère dans un lieu qu'elle aimait profondément. Non loin de chez eux coulait une rivière où elle pouvait puiser de l'eau, et le bétail de la famille appréciait l'herbe tendre qui poussait sur la rive. Les larges feuilles des arbres protégeaient les huttes du soleil brûlant et la nuit, il soufflait des montagnes une douce brise qui prodiguait de la fraîcheur. Les gens qui passaient par là et venaient se désaltérer aux calebasses de la famille ne manquaient jamais de dire à quel point ils enviaient ce paisible endroit et de le comparer à celui où ils vivaient, bien plus sec et plus poussiéreux.

Un jour toutefois, il se produisit une chose terrible qui vint gâter le bonheur de la famille. La jeune fille était allée chercher de l'eau à la rivière et elle rentrait vers sa hutte, une large calebasse sur la tête. Soudain, elle eut la sensation d'être suivie. Elle ne réagit pas tout d'abord, mais, au bout d'un moment, lorsque l'impression se précisa, elle se retourna pour regarder derrière elle. Elle ne vit rien, si ce n'est un ondolement des herbes hautes, mais elle perçut un son étouffé, semblable à ceux que font les animaux sauvages en fuyant à travers les buissons.

La jeune fille se remit en marche. Elle avait à peine parcouru quelques pas qu'elle entendit un autre bruit. Elle se retourna, plus vivement cette fois, faisant tomber la calebasse sur le sol. Il y avait un homme derrière elle, allongé sur le ventre, à demi dissimulé dans l'herbe, à demi découvert.

À sa vue, la jeune fille prit peur, mais elle s'efforça de n'en rien laisser paraître. L'inconnu lui sourit et se leva.

— Il ne faut pas avoir peur de moi, dit-il. Je ne fais que me promener dans l'herbe.

La jeune fille se demanda quelle raison pouvait avoir un homme de ramper au sol au lieu de marcher, mais elle ne répondit rien. L'homme s'approcha et tendit la main pour la toucher.

— Tu es une belle fille, bien grasse, dit-il.

Cette fois, une terrible inquiétude gagna la jeune fille, qui recula pour échapper à la main de l'homme posée sur elle.

— Mon père habite juste là, déclara-t-elle. Je vois d'ici la fumée de son feu.

L'homme regarda en direction des huttes.

— Dans ce cas, répondit-il, je vais aller avec toi jusqu'à sa maison, où je pourrai manger quelque chose.

La jeune fille se remit en route, marchant devant l'homme, et tous deux arrivèrent bientôt devant le cercle des huttes sous les arbres. Alors, l'étranger attendit à la barrière, tandis que la jeune fille entra pour expliquer à son père qu'il y avait là un homme qui souhaitait manger. Le père sortit, appela l'homme et l'invita à venir s'asseoir sur une pierre, à l'ombre d'un arbre. La mère de la jeune fille prépara à manger et tendit le plat à l'homme. Celui-ci le saisit et engloutit en une bouchée toute la nourriture qui s'y trouvait. En un instant, il avait tout avalé et il ne restait rien.

Jamais encore, la jeune fille n'avait vu quiconque manger de cette façon et elle se demanda pourquoi cet homme avait aussi faim.

Alors l'homme se leva et dit au revoir au père. Avant de partir, il jeta un coup d'œil autour de lui, comme pour imprimer dans sa mémoire cette famille et tout ce qu'elle possédait. Puis il s'éloigna et les hautes herbes qui poussaient là eurent tôt fait de soustraire sa silhouette aux regards.

La jeune fille vint se réfugier à côté de son père.

— Cet homme est mauvais, déclara celui-ci. Je suis bien triste qu'il soit venu ici.

— Je suis sûre qu'il ne reviendra pas, répondit la fille. Il allait ailleurs quand je l'ai rencontré.

Le père secoua gravement la tête.

— Maintenant qu'il est ici, dit-il, nous allons devoir partir. Je vais dire à ton frère de prendre sa natte et de se préparer à venir avec nous chercher un autre endroit pour vivre.

La jeune fille n'en revenait pas : dire que sa famille allait quitter ce lieu où ils habitaient depuis si longtemps et qu'elle-même aimait tant ! Elle tenta de persuader son père de rester, mais celui-ci demeura convaincu qu'ils courraient un grand danger s'ils ne partaient pas.

— Mieux vaut s'en aller maintenant, dit-il, que regretter ensuite.

La jeune fille pleura, mais il ignora ses larmes. Il chargea toutes les possessions de la famille sur son dos et ordonna aux autres de le suivre sur le sentier.

— Je ne viens pas avec vous, lança alors la fille d'un ton de défi. J'ai vécu heureuse ici et je ne vois pas pourquoi je partirais.

La mère la supplia de les accompagner, mais la jeune fille ne voulut rien entendre. Au bout d'un moment, le père s'impatienta.

— Si tu dois rester, lui dit-il, va au moins t'installer dans une caverne, dans la montagne. Je connais là-bas un endroit où il y a un gros rocher qui pourra te servir de porte. La nuit, tu feras rouler ce rocher derrière toi et il ne faudra laisser personne entrer dans ta grotte.

La jeune fille accepta, car elle connaissait la caverne en question. C'était un lieu frais et confortable et elle se dit qu'elle y serait heureuse. Lorsque les membres de sa famille eurent disparu sur le sentier qui les menait vers leur nouvelle demeure, elle prit sa natte et ses récipients pour les emporter dans la grotte, où elle les posa sur une saillie, tout au fond. Puis, comme la nuit commençait à tomber, elle fit rouler le rocher devant l'entrée. À l'intérieur, il faisait noir comme dans un four, mais la jeune fille se sentit en sécurité et elle dormit fort bien cette nuit-là.

Le lendemain, son frère vint lui rendre visite pour voir comment elle se portait. Elle lui raconta à quel point la grotte était confortable et comme elle avait bien dormi.

— Je ne crains rien ici, expliqua-t-elle. Le rocher bloque l'entrée de ma grotte et je n'ouvrirai à personne. Seulement, si tu viens, il faudra que tu chantes cette chanson. Comme ça, je saurai que c'est toi.

La jeune fille entonna alors une courte chanson, que le garçon écouta. Il garda toutes les paroles en mémoire, car il comptait repasser le soir même pour s'assurer que sa sœur était en sécurité et que le rocher faisait une porte solide.

Lorsqu'il revint, la nuit était déjà tombée. Tout en approchant de la grotte, il entonna la chanson que la jeune fille lui avait apprise :

*Il y a un bon rocher et la caverne est
sombre ;
Ouvre-moi ta grotte, ma sœur, et
laisse-moi entrer.*

Dès qu'elle entendit ces paroles, la jeune fille sut que son frère était là. Elle poussa le rocher, qui roula sur le côté. Son frère fut heureux de constater que la chanson avait fait son office et que sa sœur se trouvait en sécurité. Il lui donna la nourriture qu'il lui avait apportée, puis lui dit au revoir.

— Prends garde à bien remettre le rocher en place dès que je serai sorti, lui recommanda-t-il.

— Je n'oublierai pas, assura sa sœur. Une jeune fille ne peut pas vivre dans une caverne comme celle-ci sans un rocher pour la protéger.

Le frère revint le lendemain, puis le surlendemain. À sa troisième visite, un détail l'inquiéta. Non loin de la caverne, il remarqua des empreintes de pieds dans le sol, et juste à côté, il vit un os rongé. Il ramassa celui-ci et l'examina. Celui qui l'avait laissé là devait avoir un solide appétit, car ses dents avaient percé l'os pour en extraire la moelle. Quant aux traces de pas, elles étaient larges, et leur vue mit le frère mal à l'aise.

Il parvint bientôt à l'entrée de la grotte et entreprit de chanter la chanson. Une étrange impression l'étreignait toutefois, celle d'être observé par quelqu'un. Il se retourna, mais ne vit que le vent qui faisait ondoyer l'herbe sèche et un oiseau de pluie tournoyant dans le ciel. Il acheva la chanson et la jeune fille fit rouler le rocher pour laisser son frère entrer dans la grotte.

— J'aimerais que tu viennes revivre avec ta famille, déclara-t-il à la jeune fille. Nous sommes tristes sans toi.

— Je suis désolée, moi aussi, répondit-elle. Seulement j'aime trop cet endroit pour le quitter. Peut-être qu'un jour, mon père décidera de revenir.

Le garçon secoua la tête. Il savait que son père ne reviendrait jamais, puisqu'il s'était aperçu qu'il aimait le nouveau coin où il vivait désormais. Bientôt, le souvenir de l'ancien lieu s'estomperait et la famille cesserait d'en parler.

Le garçon partagea la nourriture avec sa sœur, puis il s'en alla. Tandis qu'il s'éloignait, il eut de nouveau la sensation d'être observé, mais là encore il ne vit que le vent, et aussi un petit serpent qui filait comme une flèche sombre à travers les feuilles desséchées recouvrant le sol.

L'homme qui avait fait fuir la famille était un cannibale. À présent, il avait entendu la chanson que le garçon chantait à sa sœur pour entrer dans la grotte et il en avait retenu les paroles. À l'abri d'un grand arbre situé non loin de là, il s'entraîna à la chanter. Toutefois, sa voix était trop rauque et il comprit qu'aucune jeune fille ne serait assez stupide pour croire qu'il pouvait s'agir de la voix de son petit frère.

Le cannibale connaissait une façon de régler ce problème. Il alluma un feu, dans lequel il posa quelques cailloux. Lorsque ceux-ci furent brûlants, il les plaça dans sa bouche et les laissa reposer contre cette partie de la gorge qui produit les sons. Au bout de quelques minutes, il recracha les pierres et essaya à nouveau de chanter. Les cailloux avaient agi comme il l'espérait et sa voix était désormais aussi douce que celle du garçon.

À l'intérieur de la grotte, la jeune fille s'était déjà allongée sur sa natte lorsqu'elle entendit chanter son frère au-dehors. Elle trouva surprenant qu'il revienne aussi vite, puis elle se souvint qu'il avait oublié unealebasse dans la grotte et songea qu'il voulait peut-être la reprendre.

— J'arrive, mon frère, chanta-t-elle. Le rocher va s'effacer pour te laisser entrer.

À peine la bouche de la grotte fut-elle entrouverte que la jeune fille s'aperçut que ce n'était pas son frère qui attendait dehors. Lorsqu'elle reconnut le cannibale, son sang ne fit qu'un tour et elle se précipita pour tenter de remettre le rocher en place. Toutefois, le cannibale se révéla plus rapide ; il la saisit avant qu'elle ait eu le temps de refermer l'entrée de la grotte.

La jeune fille hurla lorsque le cannibale la souleva du sol et entreprit de lui attacher les pieds et les mains avec une corde qu'il avait apportée. Dès qu'elle fut solidement ligotée, il s'éloigna de quelques pas et commença à préparer un feu, afin de pouvoir faire cuire la jeune fille et la manger. Tout en s'attelant à cette tâche, il chantonnait une chanson spéciale, propre aux cannibales, dans laquelle il racontait comment un pauvre cannibale affamé avait trouvé une jeune fille bien grasse dans une grotte.

Submergée de chagrin, la jeune fille pleurait en songeant à ce qui lui était arrivé. Elle pleurait pour son père et sa mère, qu'elle ne reverrait jamais, et elle pleurait sur sa propre stupidité d'avoir voulu rester dans un endroit aussi dangereux. À travers ses larmes, elle chantait une chanson triste qui racontait comment une jeune fille qui vivait dans une grotte avait été capturée par un méchant cannibale.

Sur le chemin du retour, le garçon avait éprouvé un tel sentiment de malaise qu'il était revenu sur ses pas. À présent, caché dans l'herbe, il écoutait la chanson triste de sa sœur. Lorsqu'il vit le cannibale se pencher au-dessus de son feu, il se précipita vers lui et le poussa dans les flammes. Les nombreuses peaux que portait le cannibale prirent feu aussitôt et l'homme se mit à courir comme un fou en poussant d'étranges petits cris.

Le garçon détacha sa sœur, puis la conduisit dans la nouvelle demeure de leur père. Cette nuit-là, la jeune fille raconta à son père ce qui lui était arrivé. Il eut très peur à l'idée du danger qu'elle avait frôlé de si près, mais fut soulagé en songeant qu'elle se trouvait désormais en sécurité. Il fut heureux aussi d'apprendre que le cannibale s'était enfui, ce qui signifiait que la famille allait pouvoir revenir vivre là où elle avait été si heureuse, et où la jeune fille savait qu'elle le serait de nouveau.